

VIENDRA LE FEU

De Olivier Laxe

Télérama



Un film-poème incandescent.

Il est le maudit, une figure honnie : le pyromane... Du taiseux Amador, qui reprend le chemin de la ferme de sa mère, dans les montagnes de Galice, c'est tout ce que l'on saura : il sort de prison, condamné pour avoir allumé un incendie. Est-ce « *un pauvre type* », comme dit quelqu'un, « *un homme pour qui tout n'a pas été facile* », comme dit quelqu'un d'autre ? Le retour au village de ce vieux garçon n'a rien d'une fête. Replié sur ses secrets, Amador fuit toute compagnie. Pour ne pas qu'on le condamne encore. Ou, peut-être, pour ne pas qu'on l'empêche de rallumer un feu, un jour...

Dans ce film très original, le mystère d'un homme entretient la tension et tient presque lieu de scénario. Déjà remarqué pour *Mimosas, la voie de l'Atlas* (2016), le Franco-Espagnol Oliver Laxe est un esthète qui ne craint pas de garder avec ses personnages un rapport opaque. Parfois au bord du documentaire, il ne se soucie pas de les raconter mais semble vouloir saisir leur aura. **Son approche sensible fait merveille avec Amador, ce solitaire que l'on trouve tantôt poignant, tantôt effrayant. Au milieu des forêts majestueuses et fragiles, il devient, au fil des saisons, le relais de forces secrètes.**

L'ouverture du film fait résonner la voix du contre-ténor James Bowman sur fond de paysage hivernal, dans une nudité blanche, pure comme l'air. Il y a aussi la terre, dans laquelle s'est embourbée une vache sauvée par Amador, et l'eau de la source qu'il désengorge. Le dernier des quatre éléments sera le feu, et l'on sait déjà qu'il reviendra. Malédiction, lumière infernale, énergie ardente de la vie et de la mort mêlées, tout semble pouvoir s'exprimer dans les images qui épousent la démesure inhumaine de la dévastation des flammes. Un imaginaire incandescent irradie ce film-poème qui avance par associations d'idées, en libérant superbement l'art de la mise en scène.

VIENDRA LE FEU

De Olivier Laxe



**Le film d'Oliver Laxe captive par sa vision onirique
des métamorphoses d'une nature toute-puissante.**

Viendra le feu s'ouvre sur une scène assez sidérante, quasi fantastique. Dans une forêt nocturne, éclairée de manière irréaliste, de grands eucalyptus s'effondrent un à un, comme déracinés par un monstre gigantesque. Le ton est donné : le film s'intéressera d'abord aux mouvements et métamorphoses de la nature, ramenés ici à leur mystère premier, là où la raison n'a pas épuisé la fascination du visible. Nous aurons très vite l'explication de cette étrange hécatombe d'arbres : le monstre est en fait deux gros bulldozers. Mais un autre mystère survient aussitôt : pourquoi arrêtent-ils soudain leur course face à un arbre au tronc beaucoup plus large et splendide que les autres ? Ce face-à-face entre les machines et le végétal suggère une sorte de soudain respect de la puissance humaine face à celle de la nature. La place de l'homme est ici précisée : la nature le domine, quoi qu'il fasse, il n'y est qu'un passant.

Amador, le protagoniste, sauvage et taiseux, « *innocent* » et « *inadapté* », selon les mots du cinéaste Oliver Laxe, paraît se tenir au cœur de ce rapport primitif entre l'homme et la nature, où soumission et destruction vont parfois de pair, comme dans un combat amoureux. Amador semble plus que tout autre connaître et éprouver le paysage dense du hameau de Galice où il vit avec sa mère et leurs vaches, tout en ayant pourtant fait de la prison pour avoir incendié une forêt. Le feu reviendra, sans que l'on sache vraiment si c'est par lui. L'important est que l'incendie participe à cette constante métamorphose de la nature, au même titre que les saisons, comme s'il en était la part tragique, la part de l'homme autant que celle du soleil. Nous n'en saurons pas beaucoup plus sur les liens profonds et impénétrables qui unissent Amador à ce paysage, aux bêtes au regard intense et aux éléments. A ce secret respecté jusqu'au bout revient en partie la captivante étrangeté du film.

Mais ce récit minimal, aussi taciturne que son personnage, ne tiendrait pas autant s'il ne faisait pas preuve d'une telle densité documentaire. **La beauté n'est pas ici que le fruit d'un admirable travail plastique allié à de sublimes musiques** (de Vivaldi à Leonard Cohen), elle naît d'abord des paysages mêmes, qu'Oliver Laxe connaît très bien pour avoir vécu dans ce coin de Galice entre 6 et 18 ans. Le film puise aussi sa force dans un bel équilibre entre ethnographie et onirisme. Amador et sa mère, Benedicta, seraient sans doute des personnages trop chargés de symboles s'ils n'étaient pas incarnés par des non-acteurs **bouleversants -Amador Arias et Benedicta Sánchez**. Et c'est bien parce qu'elle est incroyablement présente, dans toute son humidité ou incandescence, froideur ou ardeur, et dans toutes ses nuances de couleurs, et non parce que cela a été décrété par un scénario ou construit de toutes pièces par un esthète, que la nature peut ici véritablement redevenir une énigme

VIENDRA LE FEU

De Olivier Laxe

les inRockuptibles

Le double portrait d'un vagabond résistant et d'un cinéaste mystique.

Une impressionnante séquence ouvre ce troisième film et deuxième long de fiction d'Olivier Laxe. Dans le clair-obscur d'un bois, des bulldozers avalent tout sur leur passage. Entre le gigantisme des machines aux dents d'acier et la vulnérabilité des arbres qui chutent, l'écart est saisissant. Le rapport de force semble irrémédiable jusqu'à ce que les engins s'arrêtent devant un tronc saillant, amoché mais toujours sur pied. C'est comme un précipité, une bulle cauchemardesque détachée de son ensemble, qu'agissent ces premières images, annonciatrices du film à venir. Car c'est bien de destruction et de résistance qu'il est question.

Après l'Atlas marocain, c'est en Galice, dans le village de ses parents et grands-parents, que le cinéaste franco-espagnol imagine le retour d'Amador (le novice et impénétrable Amador Arias), vagabond taiseux au passé trouble (on le dit pyromane, mais l'est-il vraiment ?). Filmée comme une contrée austère, revêche et enveloppante, la nature ici n'a rien d'un ordinaire paradis terrestre. Quotidiennement, Amador et sa mère (la tout aussi débutante et bouleversante Benedicta Sanchez) doivent s'y frotter, s'y plier et s'accommoder de ses humeurs intempestives. Les plus belles scènes du film sont d'ailleurs celles où la rudesse de l'environnement faiblit, où les couleurs se réchauffent pour laisser vivre (au son et à l'image) la faune et la flore ambiantes.

Dans ce conte mystique et champêtre, doux et enfiévré, soumission et résistance sont intimement liées. Laxe met en scène dans sa plus exacte et sensible vérité aussi bien les restes fragiles d'un monde familial prêt à disparaître (et plus largement une façon de vivre, d'être) que l'aveu de fabrication d'un jeune cinéaste ascétique. C'est parce qu'on la sait menacée d'une invasion imminente (tourisme, agriculture de masse), comme une photographie mangée par la moisissure, que cette contrée galicienne, dont l'éclatante rudesse semble cristalliser un idéal de cinéma et de vie (c'est là que Laxe nous confiait en mai s'être inventé cinéaste), est inévitablement destinée à la destruction annoncée par le titre. Mais à l'inverse d'une existence hors fiction, hors plateau de cinéma, où les flammes dévorent aussi bien l'édifice d'une cathédrale (Notre-Dame) que l'immensité d'une forêt (l'Amazonie), le feu ici a valeur d'incantation, de purification. **Tout se perpétue, se reconstruit.**

Marilou Duponchel

VIENDRA LE FEU

De Olivier Laxe

PREMIERE



Le sidérant récit d'un embrasement dans les montagnes galiciennes.

Oliver Laxe aime la nature, du moins se repose-t-il sur elle pour essayer d'en puiser la part sacrée. Dans *Mimosas*, le Haut Atlas marocain devenait un territoire mythologique. Le même ensorcellement ne tarde pas à se mettre en place dans *Viendra le feu*, où des plans de nuit d'une forêt majestueuse mettent d'emblée le spectateur face à plus grand que lui. La main de l'homme ne tarde pas à briser cette nature souveraine. Dans un raccord parfait, on distingue bientôt un épais dossier qui circule de main en main. En voyant ces piles de papier, on pense à ce bois tout juste sacrifié. En off, on apprend que s'apprête à être libéré un homme accusé d'avoir provoqué un incendie dans la montagne galicienne où il habite seul avec sa mère. Ce retour au bercail a quelque chose de puissant et troublant. Une musique d'opéra dramatise ce moment. Oliver Laxe va suivre ce difficile retour au monde.

Nous sommes dans un village au milieu des montagnes, retiré de tout. Le supposé pyromane retrouve sa mère, une vieille paysanne qui accueille cet enfant un peu maudit avec amour et tendresse. La parole est rare, les gestes mesurés. La caméra d'Oliver Laxe ne brusque rien. Elle observe, scrute, révèle. Des plans larges viennent rappeler la puissance de ce qui nous entoure. Le protagoniste est lentement adopté par la communauté malgré les provocations de quelques-uns. Il peut même espérer un peu d'amour autre que maternel, mais comme l'annonce le titre, viendra le feu qui recouvrira la vallée, laissant les hommes démunis, et l'homme que tout accuse obligé de baisser la tête à nouveau. **Puissant.**

Thomas Baurez

VIENDRA LE FEU

De Olivier Laxe

CAHIERS DU CINEMA

« L'art est comme l'incendie, il naît de ce qu'il brûle »

On n'avait pas vu depuis longtemps un film aussi bref et aussi nettement divisé en trois volets ou, si l'on préfère la métaphore musicale, en trois mouvements, *maestoso*, *adagio*, *fuocoso*, dont la composition générale reste autant en mémoire que les détails du récit ou quelques plans stupéfiants. Car chaque volet de la guerre qui agite la nature ne s'y rabat jamais complètement sur un autre. Ils concernent aussi bien les hommes que les choses, les raisons que les pulsions. Les arbres que l'on rase la nuit pour l'industrie; le pyromane triste, Amador, qui rentre chez sa mère, dans une campagne galicienne désertée après avoir purgé une peine de prison ; l'incendie qui éclate soudain, incontrôlable, et dont on ne saura pas s'il l'a déclenché.

L'ambition de *Viendra le feu* est singulièrement proportionnelle à sa pudeur. L'apparente simplicité avec laquelle le film alterne l'imposant et le banal, le monumental et l'infime, signe une assurance du regard que la précédente fiction de Laxe, le beau *Mimosas*, ne laissait pas attendre. Ce film-là donne d'emblée le ton : l'abattage nocturne des arbres, soufflés dans la forêt par une force d'abord invisible, est un prélude renversant dont la beauté expérimentale, tout en nuances de lumières et de profondeurs dans la matière épaisse des troncs et de la nuit, soutenu par le *Cum Dederit* de Vivaldi, est brusquement traversée par un plan à la Spielberg lorsque l'engin apparaît comme un monstre mécanique malfaisant. C'est sur la résonance de ce vibrato inaugural que le film peut ensuite égrainer ses fulgurances.

Le brasier final est sans équivalent, substituant un bloc documentaire (l'équipe a attendu les véritables sinistres qui se déclenchent, tous les ans, en Galice) à la fiction qui s'édifiait, comme si la vérité du feu frappait le récit pour le rappeler à une forme d'urgence cruelle : « L'art est comme l'incendie, il naît de ce qu'il brûle » (dixit Godard, citant à peu près Malraux). Soit, en tout, **un cinéma exaltant la présence matérielle des choses et des êtres pour y prendre l'élan de sentiments paradoxaux et de visions essentielles, allégoriques ou extatiques, dans lesquelles il sait aussi ne pas se complaire.**

VIENDRA LE FEU

De Olivier Laxe

TRANSFUGE

Choisissez le camp de la culture

A la fois modeste et ambitieux, dépouillé et spectaculaire, documentaire et légendaire, laissant finalement plus de questions que de réponses, *Viendra le feu* détonne par sa singularité.

Après le très beau *Mimosas*, *Viendra le feu* confirme et précise les données du cinéma d'Olivier Laxe : appétence pour les acteurs amateurs, goût des vastes paysages, lien quasi organique avec la nature, indifférence aux scénarios et dialogues trop explicites, penchant pour les voyages et déplacements (ce Parisien d'origine galicienne a vécu au Maroc et en Espagne). Après avoir tourné *Mimosas* dans l'Atlas marocain, c'est dans la région d'origine de ses parents qu'il a posé ses caméras pour *Viendra le feu*.

La Galice, c'est un peu la Bretagne de l'Espagne, mais Laxe filme ici la Galice intérieure et montagnarde plutôt que celle – plus connue - des embruns océaniques : un territoire austère, reculé, taiseux, tissé de montagnes, de forêts grandioses et de petits villages enclavés. C'est dans l'un de ces villages que débarque Amador, un quadragénaire cabossé, solitaire, avare de mots. Il sort de prison et revient vivre chez une vieille paysanne du coin que l'on devine vite être sa mère. L'homme est mal vu au village car il a été condamné pour pyromanie.

Viendra le feu a des faux airs de western : les paysages sont vastes, les hommes sont rudes, et tels des Indiens, les habitants font corps avec ces lieux depuis des temps immémoriaux. Le film capte l'attention par la suspicion latente qui pèse sur Amador et par la manière sobre et attentive de filmer les espaces, les gens et leurs occupations. Un style qui suggère aussi la présence d'une menace diffuse, mystérieuse, comme dans la superbe séquence inaugurale d'abattage d'arbres.

Et puis il y a ce titre, *Viendra le feu*, qui sonne comme une promesse : un gigantesque incendie embrase les forêts et montagnes alentour. On ne sait pas si Amador en est à l'origine et le film ne tranchera pas vraiment la question. **Laxe a préféré filmer le feu dans sa puissance concrète et symbolique, dans sa force indomptable, meurtrière, inquiétante, ainsi que dans sa dimension spectaculaire, allégorique, purificatrice. Il semblerait que jamais équipe de tournage n'ait pu filmer un véritable incendie de façon aussi rapprochée et il faut reconnaître que ces séquences époustouflantes se passent de mots ou de scénario.** Le feu, sa nature entre bien et mal, son origine qui se confond avec les peurs et avancées originelles de l'humanité, sa force tellurique, tout cela suffit à produire du cinéma.

Serge Kaganski

VIENDRA LE FEU

De Olivier Laxe



Oliver Laxe s'impose comme un réalisateur audacieux et captivant.

Du héros du film, Amador (joué par Amador Arias), on sait peu de choses, si ce n'est qu'il est de retour dans son hameau natal, dans les montagnes de Galice, après avoir purgé deux ans de prison pour incendie volontaire. Les épaules tombantes, le regard insondable, *"il arbore l'expression morne d'un condamné, et non celle d'un homme libre"*, décrit le magazine Variety. Le compte à rebours a commencé.

La tension couve, ne manque que l'étincelle. La Galice est l'une des régions d'Europe le plus régulièrement ravagée par les flammes. *"La plupart [de ces incendies] sont intentionnels, mais seulement 3 % de leurs auteurs sont véritablement des pyromanes"*, déclare Oliver Laxe au quotidien El Periòdico de Catalunya. Des feux sont allumés pour régénérer les terres, d'autres pour manifester un mécontentement politique... Pourtant, *"la figure du pyromane est l'une des plus diabolisées aujourd'hui. Et quand toute la société se ligue contre quelqu'un, ça me paraît suspect"*, poursuit le cinéaste.

Jeune prodige du cinéma d'auteur espagnol, Olivier Laxe s'affirme dans *Viendra le feu* comme un virtuose de la combustion lente. *"Dans cette parabole rurale à la beauté rustique, l'acmé se devine aisément, mais toute la force hypnotique et onirique du film réside dans l'attente"*, souligne Variety. *"Ce que je voulais suggérer, c'est que les incendies sont une réaction au mythe du progrès et à cette époque hystérique où on s'est détourné du monde rural"*, précise le réalisateur au Periòdico de Catalunya.

Amador vit avec sa mère Benedicta (Benedicta Sanchez) sur une minuscule exploitation agricole. Le long-métrage est une ode à leur quotidien âpre et humble, fait de menus rituels tels que couper le pain, allumer la gazinière, conduire leurs trois vaches aux champs. Avec une grande économie de moyens, Oliver Laxe sait rendre apparent le feu intérieur qui ronge Amador.

Son film est *"un manifeste punk"*, s'enthousiasme El Mundo. Il révèle *"la certitude que tout brûle pour que renaisse l'essentiel dans le terreau rugueux du monde"*, commente le quotidien madrilène : *"Pas besoin d'être pompier pour comprendre que lorsqu'on fait face à un terrain qui a été ravagé par les flammes, la vue porte plus loin : l'espace libéré nous ouvre des perspectives et nous aide à mieux y voir."*